

## LA LOYAUTE SELON RAYMOND ARON

Gérard WORMSER

« Peut-être le XXe siècle apparaîtra-t-il comme celui où l'homme a pris de lui-même une conscience si lucide, qu'il devient capable de se traiter comme s'il traitait la nature. Qu'il s'agisse d'économie ou de politique, de guerre ou de paix, le machiavélique songe aux hommes, au caractère des hommes qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés. C'est parce qu'il pensait sur ce mode que Hitler avait deviné la faiblesse de la France, alors même que celle-ci possédait la plus grande armée de l'Europe. (...) C'est encore aux hommes, à leurs aspirations et à leurs besoins, que songent les hitlériens quand ils distribuent pain, loisirs, fêtes, enthousiasme, orgueil national. Certes, au rebours de démagogues, ils ne subordonnent pas les exigences d'une technique matérielle aux préjugés populaires, mais toutes les institutions ont pour fin de rendre acceptable, évident, admirable, sacré aux individus, le système auquel ils sont soumis ».

R. Aron « Le machiavélisme, doctrine des tyrannies modernes », in *Chroniques de guerre*, 423-424

### Problématique

Si le contexte actuel se prête à l'étude de la loyauté dans les relations internationales, l'immédiat après Seconde guerre mondiale, de 1944 à 1960 met particulièrement en jeu cette notion, utilisée comme filtre explicite pour modéliser la politique internationale : ce fut le cas de Raymond Aron.

Cette notion renvoie à une problématique de la reconnaissance entre acteurs qui se promettent de contrôler leurs passions et de respecter leur parole. Cette approche présuppose une histoire de la sociabilité telle que Max Scheler (*L'homme du ressentiment*) ou Norbert Elias (*Le processus de civilisation*) ont tenté de l'établir en s'appuyant sur des hypothèses proposées par Nietzsche (*Généalogie de la Morale*). La corrélation entre la psychologie individuelle et l'espace public est explicitement établie depuis Hobbes (*Léviathan*) et Spinoza (*Traité Théologico-politique*) - et largement attestée par leur contemporain le Cardinal de Retz à propos de la Fronde (*Mémoires*). Dans la période cruciale de la Guerre froide, cette approche se révèle particulièrement pertinente.

Aron ne suppose pas un instant que des principes du type "*Déclaration universelle des Droits de l'Homme*" puissent régler par eux-mêmes le comportement des Blocs. En dépit du poids des logiques imputables à de purs rapports de force, tout surcroît de loyauté représente bien un gain absolu dans les affaires humaines : Aron tente de manifester cette exigence au coeur des analyses politiques pour disposer d'une critériologie explicite, capable de transcender les options idéologiques opposées. L'universalité supposée des principes fondateurs de relations internationales renverrait ainsi avant tout à des inférences où les intérêts stratégiques se combinent de manière à chaque fois différente avec une réflexion sur les motivations intentionnelles des différents acteurs pour produire un ensemble de principes d'analyse permettant de concevoir les divers scénarios envisageables.

La notion de loyauté revêt donc deux fonctions primordiales :

(1) décrypter une réalité internationale extrêmement controversée depuis le déclenchement de la guerre de 1914 : cette guerre sans précédent devait conduire aux chantages hitlériens, aux bombes atomiques d'Hiroshima et Nagasaki et à la guerre froide. La course aux extrêmes entre deux Blocs transitoirement associés (depuis 1941 seulement !) contre le nazisme relevait de règles implicites encore inconnues connues et devant être explorées par chaque analyste.

(2) fonder quelques hypothèses relatives à l'évolution prévisible du système international, tant en fonction des contraintes réciproques que s'imposent les Blocs qu'en fonction de celles qui relèvent de logiques immanentes des protagonistes de cette période. L'ensemble des acteurs et des observateurs établirent leurs hypothèses en fonction de la loyauté supposée (ou, à rebours, sur le cynisme supposé) des protagonistes : c'est l'apogée de l'usage du « dilemme du prisonnier ».

Raymond Aron, qui a rompu dès 1947 avec la revue de Sartre et Merleau-Ponty, *Les Temps Modernes*, qu'il avait contribué à fonder deux ans auparavant, était porté dès l'avant-guerre par ses réflexions sur la sociologie allemande et la philosophie de l'histoire à se demander quelle orientation pouvait être aperçue à travers les mouvements sociaux et les faits historiques. Son « réalisme » et l'expérience internationale qu'il a acquise à Londres le conduisent à fustiger les hypothèses gratuites (*L'opium des intellectuels*) et à élaborer une théorie « wébérienne » des relations internationales dans son ouvrage *Paix et guerre entre les nations*, entièrement centré sur cette question de la loyauté et de ses substituts stratégiques. La politique internationale serait tout entière orientée par la nécessité de donner aux acteurs des raisons indépendantes de leur volonté pour s'en tenir aux résolutions qu'ils ont publiquement prises. Cette politique rationnelle assume la priorité de l'exigence de sécurité sur les droits moraux associés aux considérations d'éthique pure.

Cette perspective vise à rendre explicite une interrogation sur le fondement des relations internationales qui ne saurait prendre les normes du droit pour des causes effectives avant d'avoir repéré les intérêts qui peuvent inciter les acteurs à s'y conformer. A travers cette discussion d'origine hégélienne (qui peut être tenue aussi bien pour « dialectique » que pour « communicationnelle »), il s'agit de comprendre que l'introduction de principes d'humanité en politique internationale renvoie à une archéologie des attitudes interpersonnelles et des comportements humains que les facteurs objectifs (intentionnels ou fonctionnels) ne sauraient épuiser.

### **Introduction notionnelle**

La Loyauté est une notion d'ordre contextuel : elle ne saurait être réduite à une définition universelle, et ne constitue ni un simple doublet d'une notion subjective comme la « bonne foi » ou la « sincérité », ni davantage celui d'une caractéristique objective comme la justice ou l'honnêteté. Renvoyée à un entre-deux incertain, elle présuppose l'éventualité de la trahison qu'elle n'accomplit pas. Au même titre que la moralité chez Kant, elle ne saurait faire l'objet d'une quelconque appréciation louangeuse si elle n'était que la poursuite d'une stratégie guidée par l'intérêt et le calcul, mais, à la différence d'un principe moral pur, il n'y a aucun sens à penser une « loyauté désintéressée » : la loyauté n'est pas une fin en soi, même s'il peut sembler consubstantiel à certains domaines d'action d'adopter et de faire autant que

possible respecter un code de loyauté - les éthiques professionnelles et les déontologies semblent principalement concernées par de telles normes. La loyauté serait ainsi une norme d'action entre plusieurs acteurs, norme qui présuppose le principe « *pacta sunt servanda* » et introduit une clause de limitation de la duplicité entre partenaires stratégiques. Son antonyme, tel qu'il est utilisé par Aron semble être le cynisme. Si la loyauté a quelque chose à voir avec le respect de la parole donnée, elle s'apparente à la promesse, au libre engagement, et peut passer alternativement pour un adjuvant des relations humaines - elle fait partie des règles qui prévalent « entre amis » - ou au contraire pour un fondement central des relations formelles entre étrangers, un comportement de nature à apaiser les craintes qui menacent en permanence la communication, et qui faisaient craindre à Hobbes le retour à l'état de nature.

Loyauté et loyalisme sont deux termes centraux des analyses produites par R. A. à Londres durant la seconde guerre mondiale. Etudier leurs structure sémantique, historique et politique nous mettra sur la voie de répondre à la question posée. De plus, cela nous montrera à quel point les années de guerre furent décisives pour permettre à R.A. d'accomplir en une capacité de pensée critique systématique ses réflexions de méthodes des années trente à propos des sciences sociales. Sa connaissance à la fois philosophique et concrète de l'Allemagne, acquise avant 1939, renforcée par sa compréhension des formes intellectuelles britanniques, contribuèrent à faire de l'expérience de la seconde guerre mondiale le creuset de sa pensée ultérieure. En un certain sens, R. A. utilise le champ crucial des relations internationales comme terrain d'expérience en vue d'une mise à l'épreuve d'une problématique « d'anthropologie politique » (dans la lignée des moralistes classiques) pour laquelle la question de la loyauté s'avère l'une des notions centrales, quand bien même elle ne saurait apparaître en permanence au premier plan.

Cette notion peut être étudiée chez Raymond Aron dans les contextes suivants :

- (1) dans la formation de R. A. (par ex. chez Brunschwig),
- (2) dans ses textes des années trente (scientifiques et politiques)
- (3) dans ses écrits de guerre
- (4) dans la détermination de ses positions d'après-guerre,
- (5) dans le choix de ses champs d'études d'après-guerre,
- (6) dans ses études de relations internationales et autour de la guerre,
- (7) dans ses préoccupations autour du champ intellectuel - et notamment dans ses relations aux intellectuels français de sa génération - et en particulier de Sartre.

Nous esquisserons les grandes lignes d'une telle étude en fonction de l'hypothèse suivante : la notion de loyauté renvoie chez Aron à la cohérence intellectuelle qui oriente son existence entière dès le moment de sa confrontation, à Berlin, entre son projet de recherche et l'histoire européenne et mondiale. Une rétrospection d'ensemble sur son parcours permet de replacer son œuvre conduit à la replacer dans le cadre d'une explication fondamentale avec le siècle : au milieu des années soixante-dix, dans son étude sur Clausewitz, Aron s'indigne avec force des erreurs monstrueuses commises par les militaires français et allemands, erreurs responsables des massacres invraisemblables de la guerre de 1914-1918 et par là même, presque directement, des suites les plus horribles de l'histoire européenne de ce siècle. Dès la première moitié des années trente, Raymond Aron est convaincu, comme peu d'intellectuels de sa génération, que le sort de la philosophie se joue dans le monde réel et non dans celui des idées. Sympathisant socialiste sans être pacifiste, il s'efforcera en vain de convaincre son entourage de l'imminence des périls et de la nécessité de leur analyse. Si Nizan ou Malraux, à leur manière, avaient effectué un chemin comparable, Simone Weil, qui avait assisté à la mise au pas de Berlin par les nazis, sera pacifiste au long des années trente avant de rejoindre

Londres, et Sartre attendra Munich pour se persuader de la nécessité de se préparer intellectuellement à la guerre.

## **I. VERSAILLES/MUNICH : la formation d'une pensée de l'histoire**

Le contexte intellectuel et politique dans lequel Aron commence ses recherches place effectivement la loyauté au cœur de débats importants. Face à l'ouvrage de Royce (*The philosophy of Loyalty*, 1908, rééd. 1936) qui fait de la loyauté l'analogie d'un devoir moral, l'école sociologique française - et notamment le maître d'Aron, Bouglé - situe la loyauté dans un cadre relatif aux engagements mutuels au sein de cadres sociaux assez précisément définis. Durkheim ou Weber, Halbwachs ou Elias tiendront la loyauté pour un indicateur des liens implicites ou explicites qui fondent une collectivité. Qu'il s'agisse d'étudier les sentiments d'appartenance communautaire (Cf : Tönnies) ou les idéaux personnels (Scheler), les constances collectives ou les attentes réciproques, la pensée « continentale » fait de la loyauté un marqueur davantage qu'une obligation. En ce sens, nous pouvons considérer que le contexte politique de la paix de Versailles est marqué par un débat portant sur cette notion : là où Wilson tente de mettre sur pied une Société des Nations fondée sur le libre engagement des peuples à respecter des règles qui pourraient sembler parfois aller à l'encontre de leur intérêt immédiat - ce qui fait de la loyauté un devoir -, les négociateurs français du traité de Versailles (de même que le Congrès américain qui refusera de le garantir et d'être membre de la SDN) considèrent la loyauté comme une norme objective : elle ne s'impose nullement subjectivement et, pour cette raison même, doit être garantie (d'où le choix isolationniste américain).

En effet, Durkheim avait montré avec force contre l'impératif formel étudié par Kant, que les devoirs moraux ne s'imposent subjectivement à nous qu'à proportion de l'amour qu'il nous est possible d'y porter : s'il est possible de faire aimer la loi morale ou la République, de faire désirer de la sorte une universalité supérieure, il y aurait sur ce plan un cercle s'agissant de la loyauté : si celle-ci est précisément la force qui nous pousse à respecter nos engagements par des sentiments positifs, il n'y aurait de sens à désirer la loyauté qu'à condition d'en faire une fin en soi, et à retomber dans un formalisme qui exclut en fait le recours aux sentiments. Si, en revanche, la loyauté est l'expression objective des sentiments positifs que nous éprouvons à l'égard de quelque chose de réel, elle n'est en rien visée pour elle-même et ne saurait être qu'un indicateur des sentiments qui prévalent - fut-ce sous forme d'interdits et d'inhibitions qui nous empêchent de nous opposer effectivement à certaines normes - pour une personne donnée, singulière ou collective. Cette distinction entre la loyauté comme idéal moral et comme marqueur social fonde en quelque sorte l'ensemble des considérations de ce colloque.

Le contexte politique des 20 ans de la paix de Versailles, placée sous l'égide de cette ambiguïté notionnelle, et durant lesquelles Aron reçut sa formation intellectuelle et politique contribue de toute évidence à ouvrir cette problématique de la loyauté à une dimension essentiellement politique. Dès 1933, Raymond Aron (comme Simone Weil, également présente à Berlin) comprennent à quel point la duplicité et les coups de bluff, la propagande et le mépris du droit étaient au cœur de la politique du totalitarisme hitlérien. Les ouvrages de Klemperer (LTI) et Neumann (Behemoth) corroborent les impressions des témoins stupéfaits qu'étaient Aron ou S. Weil : le projet de meurtres systématiques n'étaient pas difficiles à percevoir sous le masque du légalisme. Quand bien même leur attitude devait différer sur la possibilité d'une politique pacifiste, - Aron critique Alain et ses amis, dont Simone Weil fait partie, qui entendent résister à la guerre pour éviter de reprendre à leur compte les procédés

guerriers et les propagandes aliénantes qu'ils veulent combattre - Simone Weil et Aron devaient se retrouver à Londres auprès du Général de Gaulle, autant par haine du mensonge et sens de la dignité que par conviction ou par devoir : leur loyauté aux idéaux civiques de la République des Droits de l'homme et du citoyen passe avant toute question idéologique ou nationale. (Cf : RAJSFUS, Maurice, *De la victoire à la débâcle*, Le cherche-midi, 2000)

Sans prétendre qu'il y ait là une nécessité d'essence, je constate qu'Aron se distingue de la plupart de ses contemporains par son scrupule intellectuel, son sens de la nuance, de l'exactitude, le soin qu'il prend à présenter les auteurs qu'il évoque avec la plus grande honnêteté possible - bref sa loyauté intellectuelle, située dans la lignée d'un Elie Halévy auquel il se plaît à rendre régulièrement hommage, semble faire écho au civisme caractéristique de la Troisième République et constituer une « vision du monde » au sens de Jaspers. Tout se passe comme si la loyauté intellectuelle - cet autre nom pour la « lucidité » qu'affectionne Aron - était une condition pour résister aux fascinations des idéologies totalitaires. Dans le cas de Raymond Aron, il conviendrait donc de comprendre en quoi la lucidité constitue une condition initiale pour mener à bien tout effort en vue de réduire la violence et l'injustice dans le monde, selon le schéma qui lui fait considérer que les erreurs intellectuelles commises par les Ecoles de guerre européennes au début du siècle furent des causes déterminantes pour expliquer la manière dont la guerre a été entreprise en 1914 (nul n'a « voulu » les tranchées), menée durant quatre ans, et par là suivie d'un second conflit mondial. Aron fait donc jouer un rôle à la loyauté dans les relations internationales à proportion de ce qu'elle est un facteur (en tant que lucidité) dans le champ de la pensée humaine : la loyauté serait la forme prise objectivement par l'exigence rationnelle de la cohérence intellectuelle, et elle serait avant tout d'ordre logique (plutôt que psychologique ou moral).

La thèse que je défendrai est donc simple et consiste à penser que, selon Raymond Aron, les principales crises qui ont mobilisé les états-majors politiques et militaires au long du XXe siècle n'eurent la gravité que l'on sait qu'à proportion de l'aveuglement intellectuel de la plupart de leurs protagonistes. Faire oeuvre critique, pour Raymond Aron, c'était donc contribuer à détruire les préjugés et les idées reçues, les simplifications abusives et les schémas inopérants et leur substituer des idées exactes, forgées à même les textes et les cas qui leur avaient donné forme, et capables de former l'esprit de ceux qui auraient à affronter par la suite la complexité du monde issu de ces drames qui eussent été évitables.

Contexte intellectuel de l'après-guerre et conditions d'émergence d'une sociologie des relations internationales : la mission de la ligue de droits de l'homme en Allemagne, les travaux ayant conduit à Davos, la fragilité de ces institutions et l'infiltration des institutions parisiennes - y compris la rue d'Ulm - par les envoyés d'Hitler. Caractère atypique du projet d'Aron, et soutien de Bouglé... rôle de Elie Halévy...

## **II. BERLIN/ LONDRES/ BERLIN : le grand jeu**

Le moment crucial de son parcours, R. A. l'a vécu à Londres, et il est possible de considérer que ses *Chroniques de guerre* - en particulier les articles qu'il a publié dans *La France libre* - sont l'aboutissement de sa formation intellectuelle au long des années trente et la matrice de ses travaux ultérieurs en doctrine des relations internationales et de diplomatie.

Mais il était préparé mieux que bien d'autres : retour sur son séjour à Berlin et sur le trajet des autres intellectuels français : Lévinas, Weil, etc.

Dans les mois qui précèdent immédiatement la guerre de 39 et encore durant la « drôle de guerre », Aron, qui avait récemment publié sa thèse sur la philosophie de l'histoire, désespérait de la lucidité de ses contemporains. L'anecdote d'une rencontre avec Brunschwig est bien révélatrice du sentiment général, si l'on pense que le maître de la Sorbonne professait un cours sur l'Europe en posant que l'idée européenne surmonterait les vicissitudes de l'histoire, et s'étonnait du pessimisme d'Aron sans véritablement le discuter. Pour son compte, Aron consacrait en 1939 à Elie Halévy un article qui donne accès à ses pensées du moment, pour le coup véritablement pessimistes.

Les traits du portrait intellectuel de Halévy tracé par Aron en 1939 renvoient terme à terme et en anticipant quelque peu à la future carrière d'Aron. Ils ont en commun d'être passé d'une formation philosophique à une vocation historique, de refuser le déterminisme historique sous toutes ses formes sans pour autant perdre de vue les continuités, les récurrences et les analogies qui font de l'histoire autre chose qu'une succession d'événements, et d'être parvenus à une conscience « mondiale » à travers une intense recherche de nature « comparatiste » où les idées priment sur les faits sociaux et les éclairent. La Loyauté, chez Raymond Aron, c'est d'abord la probité intellectuelle qui le pousse, au moment de rendre hommage à Elie Halévy, à dresser le bilan des points aveugles de ses analyses, les prolongeant et les actualisant de la sorte. Des recherches d'Elie Halévy sur le destin du socialisme à l'époque du nationalisme guerrier, Aron concluait aisément au fait que la période qui avait succédé à la victoire de 1918 n'était qu'un intermède pour autant que « les réalités nouvelles - démocraties, nationalités, armées populaires permanentes - se sont insérées dans le cadre traditionnel de la diplomatie : elles ont peut-être rendu absurde le mode de règlement guerrier, tant les bénéfices obtenus ont été disproportionnés au coût de la victoire. Ainsi la question d'Autriche a déclenché la guerre générale parce que la système politique interdisait la localisation du conflit et condamnait les partenaires de chaque groupe à soutenir le pays directement engagé dans la querelle » (Postface à Halévy, *L'ère des tyrannies*, Gallimard, tel 258). Prolongeant de la sorte les réflexions d'Elie Halévy, Aron en arrive dès 1939 à l'une des thématiques essentielles de ses travaux ultérieurs : l'inadaptation des cadres de la pensée stratégique aux données factuelles constitue l'un des principaux facteurs de l'insécurité internationale. La lucidité politique constitue ainsi une donnée capitale de l'histoire, et représente l'apport essentiel de la tradition de pensée dont Aron s'inspire, celle qui passe par Thucydide, Montesquieu et Tocqueville. C'est en effet sur elle que s'achève son article sur Halévy : considérant que le fascisme et le nazisme répondent au schéma de Pareto du remplacement d'une élite par une autre sans changement radical des circuits du pouvoir, Aron constate que l'Europe- et tout premier lieu la Grande-Bretagne, devra choisir entre abandonner l'Europe centrale à l'Allemagne pour prix de la paix, ou bien choisir la guerre si l'Allemagne faisait preuve d'ambitions mondiales. Aron ne fait pas des idéologies des raisons de combattre - les doctrines marxistes ou racistes visent à créer une « organisation de l'enthousiasme » (Halévy), mais il va de soi que la liberté et la paix sont menacées dès lors qu'à l'embrigadement des masses répond la pusillanimité des états-majors et des dirigeants politiques.

Au moment de l'entrée en guerre, Aron étudiait à titre de contre-exemple les auteurs machiavéliens, et il est possible de dire que le couple conceptuel loyauté/ cynisme constitue dès avant 1940 la matrice des analyses aroniennes.

Cette opposition trouvera de multiples occasions de se manifester durant les quatre années suivantes, où nous les suivrons à la trace.

« Par quelle aberration, sous le coup de quel malheur, les ministres ont-ils décidé, le peuple a-t-il accepté de sacrifier les dernières armes de la France à l'illusion d'un accord loyal entre soldats ? » Dès la première page de ses chroniques de guerre (article de nov. 40), Aron met en œuvre un schéma dans lequel intervient la notion de loyauté. Mais nous noterons qu'il s'agit d'une illusion et d'un subterfuge. Pour l'essentiel, la loyauté renvoie au long de ces chroniques à une posture de mauvaise foi : « le gouvernement de Vichy, en dépit de la neutralité militaire, s'engage toujours plus avant dans une politique d'organisation continentale sous direction allemande. Il est contraint de multiplier les assurances de loyauté à l'égard du vainqueur, d'agir comme s'il acceptait définitivement l'ordre nouveau ». (90-91, avril 41) ; le thème apparaît dans un extrait du *Temps* relatant les procès de Riom «164» ; et le mot qui désormais apparaît le plus fréquemment de vient « loyalisme » : « C'est en invoquant l'autorité morale de Pétain que Laval peut tenter de les conduire du loyalisme au renoncement sur le chemin de la guerre fratricide » (184, mai 42).

Et le terme de cynisme apparaît dans la foulée « Déat, avec son cynisme ordinaire... » (211, août 42). « le loyalisme à l'égard de l'Etat, la fidélité prêtée à la personne du maréchal les rattachait au gouvernement de Vichy » 252) ; Déat [...] rappelle infatigablement le principe que, à l'heure présente, le loyalisme des fonctionnaires prime la compétence » (272). « si cet Etat manquait aux règles de l'humanité, il risquait de se dégrader en un simple pouvoir de fait ; au moins la nuance d'approbation morale qui colorait le loyalisme disparaissait » 320, à propos de l'attitude de l'Eglise catholique).

Et Aron de faire appel à Halévy : « Et, ajoutait Halévy, dans tous les grands pays, le patriotisme s'était révélé le loyalisme suprême puisque, à l'heure du combat, les querelles sociales, en dépit des théories, se sont effacées dans l'unité nationale » (sept 42, p.579).

Au cœur des analyses d'Aron, il y a l'étude du cynisme hitlérien (pp. 472-473) et celle de l'indispensable reconstruction administrative de la France (367), ainsi que la réflexion sur les traces que les techniques de manipulation des hommes laisseront à l'avenir (424-425).

Il y aura donc certainement lieu de revenir à ces questions plus en détail. Mais, pour l'heure, je suis tenté de revenir aux thèmes évoqués par Aron dans sa thèse. Il y établissait alors avec une certaine force le point de vue du pluralisme interprétatif. Pour l'essentiel, cela consistait à tenir la diversité des causes et des registres explicatifs pour logiquement insurmontable dans la mesure où il est impossible, d'une part, de poser le sujet en fonction duquel l'histoire pourrait être pensée, et d'autre part, de déterminer un point de vue objectif qui fixerait « en droit » ce qu'il est possible d'attendre de l'évolution historique. (Ce faisant, Aron anticipe sur ses futures réflexions nourries par l'école analytique sur l'histoire. Ce pluralisme non relativiste présuppose une ontologie laïque qui fait de la multiplicité des significations et de l'impossible sommation des dimensions de l'existence individuelle le cœur de la doctrine : « Dans l'ordre de la philosophie, l'engagement implique une décision personnelle, puisque sur la nature de l'univers, nul accord n'existe toutes ces compréhensions se renouvellent avec l'histoire, la première, parce qu'elle est comparable à la communication de deux personnes, toujours relative l'une à l'autre, les deux dernières parce que, isolées ou unies dans une histoire des styles, elles participent à la fois des contacts humains, de la traduction conceptuelle et d'un devenir inachevé » 382-283. « Si l'on voit là une forme d'anarchie, c'est que l'on est prisonnier d'une représentation théologique. La morale, édictée par Dieu, diviserait peut-être l'empire des choses humaines en deux règnes, celui du bien et celui du mal. La réflexion de l'esprit fini n'est pas impuissante, mais elle

*n'atteint pas à des formules absolues et universelles. L'individu découvre en lui des impératifs qui l'élèvent au-dessus de l'animalité, au dehors des commandements qui l'obligent, il les élabore, critique et organise. Mais la décision par laquelle il se crée ne vaut que pour lui, le jugement qu'il porte sur les autres est imparfait et relatif comme la connaissance de chacun par soi et par autrui. Les vocations sont personnelles, les ordres sociaux multiples et irréductibles, quand bien même on concevrait une société où les vocations se réconcilieraient entre elles et avec leur milieu » (307).*

Continuant de la sorte, Aron récuse aussi bien le relativisme historiciste que le dogmatisme décisionniste ou encore l'abstentionnisme éthique (341) avant d'en venir à une hypothèse conclusive : *« pour se connaître soi-même comme pour connaître l'évolution collective, l'acte décisif est celui qui transcende le réel, qui rend à ce qui n'est plus une sorte de réalité en lui donnant une suite et un but. [...] L'époque que nous vivons se définit à nos yeux par les tendances que nous y discernons » (346).*

*« Une seule affection est essentiellement liée à notre destinée temporelle, le remords qui me montre mon acte à la fois comme un fait, c'est à dire réel définitivement, et comme un devoir, c'est à dire libre. En une impuissance tragique, j'éprouve encore l'obligation à laquelle je me suis soustrait » (346). « Dans l'ordre moral, le remords appelle la conversion, l'engagement la fidélité » (348).*

Il y a donc, au terme de la réflexion de critique philosophique menée par Aron dans les années trente une conclusion qui renvoie à une forme précise de loyauté : la fidélité , *« double effort de sincérité et d'authenticité » (348).*

Etudier la fidélité, dans l'univers historique caractérisé par le changement, passerait par l'étude de *« la signification et la valeur de la fidélité historique, que méconnaissent également les révolutionnaires jusqu'au jour où, assurés de la victoire, ils reprennent la tradition, et les conservateurs qui la confondent avec l'immobilité. Fidélité aussi difficile à préciser abstraitement pour les nations que pour les individus, plus indispensable encore pour celles-là, tant les peuples, en profondeur, semblent rester semblables à eux-mêmes, marqués définitivement par leur histoire ou par la nature pour une destinée unique. » (348-349).*

Nous pouvons donc considérer que la question de la loyauté se trouve pensée explicitement chez Aron comme la médiation fondatrice d'une relation transitive à l'existence historique : c'est elle qui donne sens et permet la décision, en arbitrant entre les déterminations extérieures et les décisions libres, en assumant les traditions et en fondant leurs renouveau sur de engagements responsables. Cette thèse ouvre donc la voie à une réflexion normée sur l'avenir commun, à partir de l'intégration de individus dans une dimension publique qui donnerait sens à cette thématique de la fidélité. Il y a de la part d'Aron une réflexion qui annonce celle de Paul Ricoeur, au plan philosophique, et qui, sur le plan politico-historique, fonderait un ensemble de critères susceptibles de normer les formes de bouleversements historiques qui peuvent sembler acceptables. Fidélité et loyauté sont érigés par Aron en normes historiques rectrices : là où il n'existe pas de jugement a priori, la moralité est exclue, mais il n'en découle pas pour autant un relativisme absolu. Les critères de l'acceptabilité publique renvoient donc à un ensemble mobile de motivations et de décisions individuelles. C'est cet ensemble qu'il importe à présent d'étudier dans le cadre des analyses

spécifiques de la stratégie et de relations internationales. Que signifie la « fidélité » dans ce cadre ?

### **III. PARIS/ WASHINGTON : pour une déontologie des rapports de puissance**

#### **A. Paix et guerre entre les nations**

Il est avant tout question de réaffirmer le primat du politique. Dans la dernière partie, les questions normatives sont abordées et la même théorie de la décision est à l'œuvre : face au totalitarisme et au dogmatisme idéologique, l'essentiel est de revendiquer le pluralisme, qui constitue la matière même de la loyauté : la fidélité et la loyauté sont des essences formelles (ou types-idéaux) dont le remplissement suppose la possibilité de variations. Ce critère matériel (de type schelerien - cité et critiqué à propos de sa typologie du pacifisme) permet donc d'affirmer la notion de loyauté en lui évitant toute connotation morale : il s'agit de préférences personnelles et de traditions locales, mais la valeur particulière de ces traditions est fonction de leur compatibilité de principe avec d'autres coutumes dont le droit originel est le même : le pluralisme est donc adapté à la notion de loyauté, et se trouve converger avec la défense et illustration de la diplomatie européenne à la française en quoi consiste la partie « actuelle » de l'ouvrage de 1961.

#### **B. Clausewitz**

A travers les deux volumes de l'ouvrage, on constatera l'implication très personnelle d'Aron dans les analyses qu'il produit : manifestant d'entrée de jeu à quel point les meilleurs analystes stratégiques n'ont pas toujours été directement associés aux décisions politiques, il mène au cours de l'ouvrage une entreprise comparable à celle de Machiavel commentant Tite-Live : en tâchant de comprendre les analyses d'un autre et de les actualiser, Aron met à l'épreuve la continuité historique et la permanence des enjeux humains. En ce sens, ce livre sur les guerres est un ouvrage de paix, destiné à réduire tant les occasions que les modalités du recours à la force. On y retrouve le projet fondamental d'Aron : penser le monde après 1914.

C. Conclusion : quelques exemples choisis dans ces ouvrages peuvent être confrontés avec les réflexions qu'Aron consacre à l'ouvrage de Sartre, *Critique de la raison dialectique*, (sous le titre d'*Histoire et dialectique de la violence*), en vue de compléter l'effort pour donner une anthropologie sociale de la modernité.

**Gérard WORMSER** est responsable de la valorisation de la recherche à l'ENS lettres et Sciences Humaines (Lyon). Il est l'auteur de : *Le pouvoir et ses ombres, pour une pédagogie de la philosophie politique*, CNDP, 1995 (avec H. Vincent); *Du corps humain à la dignité de la personne humaine*, CNDP, 1998 (avec Cl. Ambroselli); *Sartre*, Armand Collin, 1999. Il travaille actuellement sur : phénoménologie, morale et histoire.